Delphine GARDEY, *Politique du clitoris*

Paris, Textuel, 2019, 160 p.

Aurore Koechlin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/19393>

DOI : 10.4000/clio.19393

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Aurore Koechlin, « Delphine GARDEY, *Politique du clitoris* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 52 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/19393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.19393>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Delphine GARDEY, *Politique du clitoris*

Paris, Textuel, 2019, 160 p.

Aurore Koechlin

RÉFÉRENCE

Delphine GARDEY, *Politique du clitoris*, Paris, Textuel, 2019, 160 p.

- 1 Dans son ouvrage, Delphine Gardey, historienne et sociologue, spécialiste du genre et des techniques, retrace l'histoire méconnue du clitoris, ou plus précisément, elle décrit la construction des savoirs et des discours sur le clitoris à travers le temps. En partant d'un simple objet (mais il est vrai, qui est loin d'être neutre), le clitoris, traversé par de multiples rapports de pouvoir, elle interroge le lien entre science, société et politique, ou pour reprendre Foucault, le lien entre savoir et pouvoir. Elle montre ainsi que la science, comprise comme un ensemble de savoirs et de techniques, se construit bien sûr dans un contexte social qui l'influence et qu'elle modèle en retour. Il y a un « caractère historiquement situé et contingent des significations liées au corps, au genre et à la sexualité » (p. 15). Mais elle montre aussi que la production des savoirs, tout comme la production de l'ignorance, sont des enjeux éminemment politiques, dont il s'agit donc de s'emparer. C'est pourquoi elle se propose de réaliser une « anatomie politique méthodique » (p. 14) du clitoris. Elle le fait par ailleurs dans une démarche originale, qui inclut deux décentrement particulièrement bienvenus, la perspective décoloniale d'une part, et la perspective *queer* de l'autre.
- 2 Aussi son ouvrage est-il divisé en trois parties. La première retrace la construction occidentale du clitoris de l'Antiquité aux années 1970. Cette construction est aussi l'histoire d'une perte, puisque si le clitoris était connu scientifiquement par l'Occident latin, il semble s'être perdu dans les traductions au Moyen-Âge, pour être redécouvert à la Renaissance. Cette redécouverte ne va pas sans heurts, car dans le contexte d'une pensée du genre construite autour d'un modèle unisexe (Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, 1992), l'anatomie des femmes étant pensée comme l'inverse de celle des hommes, le clitoris, qui n'a pas d'équivalent dans

l'anatomie masculine, risque alors de déstabiliser ce modèle. C'est en partie pourquoi s'ensuit une sorte de « panique morale » autour de l'existence du clitoris. L'invention de la figure de la « tribade », évoquant tour à tour une femme intersexe ou lesbienne, présentée en tout cas comme dotée d'un grand clitoris, en est le symptôme. Dès cette époque, et jusqu'au début du ^{xx}^e siècle, la clitoridectomie est alors vue comme un moyen pour rétablir l'ordre moral et social, tout autant que pour traiter ce qui était considéré comme des troubles psychiques ou sexuels (y compris la masturbation). Les médecins sont alors au centre de ce dispositif de maintien de l'ordre social, de la binarité des sexes et des rôles de genre. Pourtant, la perception du clitoris commence à évoluer à partir de la fin du ^{xix}^e siècle. Si Freud contribue à repenser la sexualité, et notamment celle des femmes, l'inscrivant dans le schème de la normalité, et l'épanouissement sexuel comme un but à atteindre, il théorise une centralité vaginale sur le clitoris, tant en terme de plaisir que de développement psychique. Par la suite, les travaux de Reich, de Kinsey, puis de Masters et Johnson font progresser la sexologie, en décorrélant reproduction et plaisir, en liant sexualité et société, enfin en adoptant une démarche véritablement scientifique : leurs travaux permettent la découverte de l'orgasme, l'importance du clitoris dans le plaisir féminin, ou encore la dédramatisation de la masturbation. Enfin, un dernier moment historique intervient avec les luttes féministes pour la légalisation de la contraception et de l'avortement, qui viennent parachever cette dynamique en prônant une réappropriation des corps et de la sexualité, notamment dans le cadre d'un vaste mouvement de *self-help* gynécologique.

- 3 La deuxième partie décentre volontairement le regard en montrant comme la construction des savoirs/pouvoirs sur le clitoris s'est faite tout autant en Occident que dans les pays colonisés. Dans le cadre d'une exotisation et d'une hypersexualisation des corps des colonisés, le clitoris permet de renforcer la ligne de partage entre « eux » et « nous », en créant un partage entre « elles » et « nous ». C'est le cas tristement célèbre de Saartjie Baartman (alors appelée « Vénus hottentote »), esclave dont le corps nu et les organes génitaux sont exhibés dans toute l'Europe, et conservés après sa mort, pour n'être restitués à l'Afrique du Sud qu'en 2002. Avec la découverte au ^{xx}^e siècle par les anthropologues des pratiques d'excision et d'infibulation africaines, la préservation des appareils génitaux, dont le clitoris, devient un nouveau marqueur, celui de la « civilisation ». La mise en place d'une politique répressive autour de ces actes, notamment en France, oublie ainsi opportunément que la pratique de la clitoridectomie a été en vigueur en Europe et aux États-Unis jusqu'au début du ^{xx}^e siècle.
- 4 Enfin, la troisième partie est plus éminemment sociologique, en interrogeant le présent et les réappropriations possibles des savoirs/pouvoirs sur le clitoris, dans un contexte d'évolution des rapports de genre. D'un côté, les organes génitaux sont fortement soumis à des normes esthétiques qui voient se multiplier les opérations chirurgicales pour les faire correspondre à un modèle idéalisé, de l'autre, les connaissances scientifiques sur le clitoris se perfectionnent, notamment grâce au développement de nouvelles techniques en terme d'imageries. D'une certaine manière, on peut considérer que le clitoris fait l'objet d'une deuxième redécouverte à la fin des années 1990 : l'urologue Helen O'Connell met au centre les parties non visibles du clitoris, révélant son importante taille (9 à 10 cm), son innervation dense, et ses liens avec les autres organes. Parallèlement, les techniques médicales de modification des appareils génitaux se développent, que ce soient les chirurgies réparatrices ou de transition.

Cette plasticité de l'anatomie au regard des techniques pousse à aller au-delà de la physiologie, ce que fait l'autrice en reprenant la critique féministe lesbienne qui n'en reste pas aux organes, et prône une « invention » continue de l'érotisme et des subjectivités.

- 5 La force de l'ouvrage de Delphine Gardey est de parvenir à étudier un organe sans tomber dans le réductionnisme biologique ou naturaliste. Son travail porte davantage sur les savoirs et les techniques liés au clitoris que sur le clitoris lui-même : il s'agit d'une étude du social qui fait advenir l'organe. C'est d'ailleurs sa conclusion : « l'organe ne fait pas le corps et le corps ne fait pas l'identité » (p. 154). Son essai parvient à le démontrer de façon synthétique et dense avec une clarté qui le rend accessible à tous les publics. Parallèlement, elle défend une démarche féministe qui veut sortir de l'universalisme sans tomber dans le pur relativisme. Elle adopte ainsi une vision nuancée, qui permet d'analyser les contradictions d'une situation, notamment quand elle analyse la question des mutilations génitales et sexuelles, qu'il s'agit de dénoncer, mais pas à la place des premières concernées. Surtout, une politique répressive d'État ne risque que de rejouer les rapports (néo)coloniaux dans lesquels elle s'inscrit, même quand elle se fait au nom du féminisme. Même si la forme de l'essai est souvent courte. On regrette presque que l'ouvrage, qui explore une histoire méconnue, dans une perspective qui allie sociologie et histoire, sciences et féminisme, ne soit pas plus long, tant il est nécessaire. Il pousse en tout cas à un renouveau de l'histoire du genre et de la médecine.

AUTEURS

AURORE KOECHLIN

Université Paris 1-Panthéon Sorbonne
CETCOPRA